

«Un des esprits les plus profonds de l'Europe »

Heinrich Marianus Deinhardt (1821-1880)

Un bâtisseur de ponts dans la vie intellectuelle allemande*.

Par *Thomas Meyer*

Environ 66 ans après la parution des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* de Friedrich Schiller, Heinrich Deinhardt a rédigé une « appréciation » profonde, mais restée pratiquement inconnue, de cette œuvre qui fit date. Elle a été publiée à Stuttgart en 1861 — l'année de la naissance de Rudolf Steiner — comme la plus importante et la plus longue de ses contributions à l'hommage rendu à Schiller. Dans son examen de l'œuvre de Schiller, Deinhardt se concentre particulièrement sur les pensées des lettres qui « invitent et demandent à aller plus loin, à développer et à compléter ». C'est là déjà que s'exprime son intention fondamentale de ne pas faire des lettres de Schiller l'objet d'une réflexion historique et philosophique savante, mais de les intégrer à l'ensemble du développement culturel futur comme un ferment permanent d'impulsions.



Friedrich Schiller

Pour lui, les lettres n'ont pas encore été suffisamment « traitées et — si l'expression est permise — exploitées au cours d'un siècle de chasse aux intérêts

* paru pour la première fois aux éditions de la coopérative Dürna.

matériels » ; et c'est avec un regard incorruptible et clair, et en même temps, avec un véritable enthousiasme pour l'avenir, que Deinhardt a envisagé les dommages culturels que pourrait causer une sous-estimation, ou même un mépris persistant de cette œuvre de Schiller : « *Les lettres* », écrit-il dans l'introduction de son « appréciation », « contiennent des idées qui sont loin d'avoir été élaborées, qui sont donc encore moins déterminantes dans la pratique de l'art et de la pédagogie, mais qui doivent être reprises si nous ne voulons pas désespérer de réaliser l'idéal de la culture humaine, malgré le « progrès inéluctable de la civilisation matérialiste — un désespoir avec lequel l'esprit allemand « abdiquerait » et auquel nous devons continuer de nous opposer ». Deinhardt s'efforçait ainsi de penser jusqu'au bout les idées des lettres de Schiller qui n'étaient pas encore parvenues à leur pleine expression et dont la possibilité, voire la nécessité, de leur réalisation au sein de l'art pratique de l'éducation — un concept déjà introduit par Deinhardt — n'avait guère encore été sérieusement envisagée. « Nous devons, en tant qu'esthéticiens et pédagogues, nous efforcer d'appliquer l'idée fondamentale des *Lettres*, la nécessité de l'éducation esthétique, conditionnée en particulier par la civilisation moderne, de manière plus *réaliste* que ne l'a faite Schiller, et de la prendre avec le même sérieux. Mais nous devons le faire d'autant plus si, en tant qu'esthéticiens et pédagogues, nous ne pouvons ni ne voulons pas « devenir des politiciens », mais cultiver un intérêt pratique ». C'est ainsi que Deinhardt concrétise l'intention principale de son ouvrage, par lequel il espérait atteindre tous les hommes « qui s'intéressent sérieusement à la réalisation d'une culture véritablement humaine et qui se considèrent comme obligés de mettre en valeur ce que l'esprit allemand a conquis dans la direction de ce but élevé, mais toujours présent et ici-bas ». Deinhardt ne veut donc pas offrir de nourriture à des esprits fins, peu pratiques, mais tirer de manière globale des conséquences en matière du penser et de la pédagogie culturelle et en appeler à un travail de récolte énergique des pensées de Schiller. Et en « retenant » le concept central d'une éducation esthétique développé par Schiller, afin de « le définir plus avant et plus précisément pour la pratique éducative générale ». Deinhardt est devenu lui-même le premier

« exploitant » énergétique du chef d'œuvre principale de Schiller en matière de pédagogie culturelle.

Qui était Heinrich Marianus Deinhardt ?

Qui était cet homme, qui s'était clairement fixé pour objectif de construire des ponts solides entre les différentes époques de la vie spirituelle allemande, parce qu'il avait de bonnes raisons de craindre qu'un courant central de la vie spirituelle allemande ne se tarît avec l'éloignement du passé, de craindre que les générations futures ne soient tentées de fonder la poursuite du développement culturel de manière illusoire et finalement vaine sur les seuls sables d'un pragmatisme matérialiste ; ce qui reviendrait à une « abdication » de la culture allemande, une « abdication » réelle de l'esprit populaire allemand. Aucun dictionnaire de conversation ne connaît son nom, il ne figure dans aucune histoire littéraire de renom. La seule personne qui nous ait laissé un portrait émouvant de la vie de Deinhardt, sous la forme d'un discours commémoratif, n'est pas reconnu par les historiens. Il s'agit de Karl Julius Schröer, l'ami et promoteur paternel de Rudolf Steiner, qui connut Deinhardt pendant des décennies — il fut occasionnellement son supérieur officiel au sein du système scolaire viennois — et finit par devenir son ami.

Heinrich Marianus Deinhardt est né le 29 janvier 1821, au village de *Nederzimmern* près de Weimar, comme l'aîné de quatre frères et sœurs, les enfants de l'habitant du lieu, agriculteur et échevin, Johann Christoph Deinhardt. Après avoir fréquenté l'école du village, il fut envoyé au lycée de Weimar, où il eut un élève remarquable, comme camarade de classe : le petit-fils de Goethe, Wolfgang. En automne 1840, il réussit son *Abitur* (examen de fin d'études secondaires) et se rendit ensuite à Iéna pour y étudier la théologie, comme le souhaitaient ses parents. Mais il s'est vite impliqué dans des querelles d'honneur, se battit en duel avec des étudiants et dut quitter l'université. La carrière de théologien de Deinhardt s'arrêta là.

L'étape suivante de sa vie fut Halle. Schröer raconta comment il avait fait la découverte de Deinhardt, son aîné de quatre ans, pour la première fois. C'était au séminaire dirigé par l'historien Leo Duncker, au début des années 40. Le travail d'un membre du séminaire sur *Les causes de la fragmentation de l'Allemagne* était en cours de discussion. Un nerf fondamental de la nature de Deinhardt sembla touché : « Contre toute attente, comme au sortir d'un rêve, il se leva soudain et commença à parler » — rapporta Schröer, en rétrospective : « Son discours témoignait d'un savoir si sûr, d'une telle richesse et



Heinrich Marianus Deinhardt

d'une telle abondance d'idées qu'il resta dans la mémoire de tous ceux qui l'entendirent ».

Encouragé par Duncker, Deinhardt fit paraître, dans les années qui suivirent, sous le pseudonyme du *Dr. Emil Anhalt*, ses premiers écrits pédagogiques et historiques, dont une présentation spirituelle de *l'Éducation en relation avec l'histoire générale de la culture*.

Les phrases suivantes, tirées de cet écrit du jeune homme de 25 ans, peuvent clairement caractériser le type de conception de la réalité dont Deinhardt était imprégné et que l'éducation devait servir, à ses yeux : « *Notre époque a le désir ardent de la réalité, elle déteste l'au-delà de l'idée et en détruisant inlassablement et inexorablement les illusions, elle aspire à des états véritables. C'est en cela qu'elle cherche à surmonter l'opposition entre la science et la vie, entre la théorie et la pratique. Mais elle veut la réalité de l'esprit, et de celle-ci, la réalisation de l'individualité [...] est une face, l'autre étant une conscience véritablement objective, vivante dans l'ensemble des individus* »

Sur la base d'une telle conception de la réalité, l'ancien duelliste défendait à la fin de cet ouvrage, avec une grande finesse d'esprit et une vue d'ensemble souveraine de l'objet qu'il traitait : l'exigence d'une éducation populaire générale conforme à l'esprit et à l'individualité. Pour Deinhardt, seul un tel

type d'éducation pouvait contrer la tendance à l'éclatement de l'Allemagne, alors en quête d'unification : pour lui, une Allemagne unifiée ne pouvait être qu'une Allemagne unie dans son véritable esprit populaire et contemporain. Pénétré d'un tel esprit de pédagogie culturelle, nous retrouvons logiquement Deinhardt « aux premiers rangs du mouvement progressiste » en 1848, l'année décisive qui fit souffler un vent de liberté révolutionnaire sur les métropoles européennes.

Après le démantèlement des activités révolutionnaires, il dut payer plusieurs mois de prison, comme d'innombrables autres. Il dut purger sa peine à Weimar, le lieu même où Goethe et Schiller avaient œuvré et cherché, il n'y avait pas si longtemps. Cette circonstance apparemment mineure peut en quelque sorte être considérée comme un symbole historique et symptomatique du fait que, dans l'Allemagne de l'époque, la conscience de l'essence de l'esprit concret, qui se manifeste aussi comme esprit d'un peuple et d'une époque, commençait à s'affadir rapidement, et qu'un état d'esprit étatiste était en train de se développer, pour lequel l'expression de Deinhardt d'une « réalité de l'esprit » était un bruit de fond vide de sens et qui, par le biais de la fondation purement extérieure du *Reich* de 1871, devait conduire, au national-socialisme du 20^{ème} siècle, à cette « abdication » du véritable esprit du peuple allemand que Deinhardt craignait déjà et qui ne serait pas si aisément réversible. C'est à *Buchenwald*, près de Weimar, que fut construit, en 1937, l'un des premiers camps de concentration national-socialiste.

Non seulement la conception de Deinhardt de la « réalité de l'esprit », mais aussi un petit portrait littéraire de lui, réalisé à la même époque, que nous devons au poète autrichien Hermann Rollett, peuvent nous témoigner que sa participation aux activités révolutionnaires n'avait pas été motivée par une effervescence fermentaire et chaotique, mais par un idéalisme concret — un idéalisme qui exigeait de l'idéal qu'il intervienne efficacement sur le plan historique et social. — Deinhardt apparaissait à Rollett comme « un esprit profondément cultivé, formé à la rigueur, plein d'aspirations sérieuses et honnêtes [...] Il était plein d'une noblesse naturelle et innée. Une noblesse qui se manifestait déjà dans son intéressant visage pâle, cerné de longues boucles sombres et au profil acéré, et qui s'exprimait parfaitement dans ses actes d'une grande noblesse [...] Il m'a toujours paru, avec son caractère solide, lumineux, mais discret et en retrait, comme une pierre précieuse finement taillée, mais non sertie [...] Il n'y a peut-être pas de personne plus honnête que lui ». Certains traits de ce petit portrait, poussés pour ainsi

dire à l'extrême, trouveront leur confirmation extérieure dans les différentes étapes et sur les différentes couches de la suite du parcours de vie de Deinhardt.

Après sa sortie de prison, Deinhardt, partit en exil à Genève, pour quelques années. C'est là qu'il écrivit un roman, malheureusement resté inédit, un roman satirique au titre évocateur. *Der Teufel als Missionär* [*Le diable en missionnaire*], une étude théologique, selon Schröer, une « satire dans le style le plus grandiose ». Peut-être Deinhardt y mit-il à profit, outre ses expériences iénoises aussi, les vastes et très efficaces expériences jésuites quant à leurs efforts pour influencer le système éducatif, ou bien il les a pris pour cible. Car il est clair qu'il a également mis l'accent sur ces mesures contraires à la véritable spiritualité allemande de la part des jésuites et percé à jour leurs efforts comme le montrent les phrases suivantes tirées de son ouvrage sur l'éducation cité plus haut : « Les jésuites voulaient la domination de l'Église et l'absence de liberté spirituelle et à cette fin, ils poursuivaient avec autant de cohérence que de sagesse, et de science que d'enthousiasme religieux et artistique pour la liberté elle-même, ce n'étaient pour eux que des moyens. Dans l'Ordre lui-même, on utilisait les tendances et les capacités de l'individu, qui restaient au-delà de lui-même. Ce système d'instruction, pour lequel tout, le plus haut comme le plus bas, devient un moyen et l'esprit lui-même sert à enchaîner l'esprit, rendait l'efficacité de l'Ordre si largement vaste et dangereuse [...] ».

Vers 1850, Deinhardt retourne en Allemagne et se débrouille en donnant des cours privés. Parallèlement, il travaille sur des traductions à partir du hongrois. Les honoraires pour ce travail ne vont cependant pas dans sa propre poche, mais dans celle de l'intermédiaire de ce travail, qui lui avait fait miroiter un poste d'enseignant en Hongrie. « C'est ici qu'apparaît en premier lieu », commente Schröer, « qu'un homme d'entreprise ait exploité pour lui-même la force intellectuelle et la solidité de la plume de Deinhardt, comme cela devait lui arriver plus souvent encore dans sa vie ». Plus tard, il continuera à fournir régulièrement des articles à deux revues — sans jamais recevoir le moindre honoraire. Les articles qu'il a rédigés pour la *Pädagogische Monatschrift de Löw*, publiée entre 1851 et 1858, constituent probablement une exception à cet égard. Ils traitaient de sujets tels que « *L'éducation au travail par le travail* », « *L'éducation au plaisir* », « *La signification pédagogique des instincts et des inclinations* ».

« Les mariages se font au ciel »

C'est au début ou au milieu de cette phase de la vie de Deinhardt — peut-être la plus féconde sur le plan littéraire — qu'il rencontra pour la première fois celle qui allait devenir sa compagne, Thérèse Böhrmer. Nous trouvons un certain point de repère, même s'il n'est qu'approximatif, pour dater approximativement la rencontre avec cette femme qui apporta peut-être la seule bénédiction vraiment durable dans sa vie, dans une nouvelle extraordinairement pleine d'esprit et d'humour que Deinhardt fit paraître en 1855. Elle s'intitule *Ehen werden im Himmel geschlossen* [*Les mariages sont conclus au Ciel*] et, malgré un style de représentation manifestement très libre sur le plan poétique, elle peut trahir certains traits autobiographiques plus subtils.

Cette courte nouvelle, publiée dans l'hebdomadaire *Unterhaltungen am deutschen Herde* [*Conversations à l'allemande [au coin du feu]*] de Karl Gutzkow, comprend trois chapitres (*Ein weibliches Ideal — Das Paradies — Fügungen* [*Un idéal féminin — Le Paradis — Fugues*]) et décrit la quête d'un homme riche, aimable et extraordinairement « philanthrope », du nom de Walther, à la recherche d'une fiancée ou d'une épouse qui lui semble appropriée.

« L'opinion de Walther sur sa future bien-aimée, épouse ou femme », nous apprend le premier chapitre, « était la suivante : C'est vrai — nous citons tout son système sur le mariage — qu'il n'est pas bon, ni pour moi de rester seul, ni pour ma future bien-aimée ou épouse, qui doit, soit attendre anormalement longtemps, soit se marier avec un autre. Mais que puis-je faire si je ne l'ai pas encore trouvée, puisque les efforts les plus sérieux de ma part n'ont pas manqué ? Depuis que j'ai pris conscience de ma capacité à me marier, ce qui remonte à assez longtemps, j'ai considéré qu'il était de mon devoir d'abréger autant que possible le désir indéfini de ma future — qui me considère comme un vague idéal — un état qui ne peut être confortable ni pour elle ni pour moi ; mais — je n'ai justement pas réussi, car nos chemins ne se sont pas croisés [...] ».

Un peu plus tard, nous apprenons à propos de l'idéal féminin que Walther a en tête : « Ma future n'est avant tout ni riche, ni cultivée, ni d'une beauté frappante. Si elle était de ces dernières qualités, la difficulté de la trouver diminuerait, car les beautés voyantes attirent tous les regards et ne peuvent pas facilement fleurir en cachette, même si elles le veulent ; mais d'un autre côté, et pour la même raison, il y aurait aussi danger, car toute beauté déclarée est assaillie plus violemment qu'elle ne peut le supporter longtemps. En ce sens, c'est une chance que ma future ne soit pas une beauté déclarée ; mais en outre, ce qui est plus essentiel, c'est parce que,

sans cela, je n'aurais pas le mérite de découvrir sa beauté ; car elle est belle aussi en soi, la figure et le visage sont vigoureux et charmants, [...] de détermination et d'intimité, mais si mélangés que l'un des observateurs fugitifs déclarera ses traits peu féminins, le deuxième ordinaires, le troisième trop simples et sentimentaux, selon le moment où se limite leur attention fugitive. Elle est en outre aussi fraîche que la rose qui vient d'éclorre, mais sans se parer de couleurs. Elle n'est pas riche pour la simple raison qu'une beauté comme la sienne ne s'épanouit pas sur le sol gras et pourri ou dans les serres de la richesse [...] mais par ailleurs, parce que je suis destiné à la transplanter dans un sol où elle trouvera un épanouissement plus élevé et plus noble, ou aussi — pour utiliser une autre comparaison, parce que la pierre précieuse primesautière doit être maintenue par mon polissage et son sertissage ?

Curieusement, Deinhardt met ici, dans la bouche de son Walther, exactement la même expression imagée que Rollett utilisait, quoique avec des signes inversés, pour caractériser un aspect de la propre nature de Deinhardt : le mot de « pierre précieuse non encore sertie ». Dans ses rapports avec les « chasseurs d'intérêts matériels » de son époque, Deinhardt peut en effet être comparé à une pierre précieuse non sertie, comme le prouve de manière impressionnante la suite de sa vie, puisque son astre spirituel lumineux n'a jamais trouvé, jusqu'à la fin de sa vie, l'encadrement protecteur et le soutien de conditions de vie matérielles assurées. Mais dans le contact avec les réalités psychiques et spirituelles des relations humaines les plus fines, ce n'était pas seulement la capacité et l'intention de Walther, mais aussi celles de Deinhardt, d'aider d'autres « pierres précieuses primitives » à être taillées et serties.

Ainsi, dans la mesure où nous prenons en compte l'arrière-plan autobiographique dissimulé de cette nouvelle, nous pouvons jeter un coup d'œil dans la sphère de la pensée, de l'esprit et de la volonté de l'enseignant de l'école primaire qui, plus tard, travaillera pendant des années comme formateur pratique d'êtres humains. Que Deinhardt n'envisage nullement de pratiquer une telle formation humaine dans le sens d'un viol du moi d'autrui, mais qu'il contribuera, sous une forme toujours plus habile, à ce que l'essence profonde d'autrui se manifestât avec toujours plus de force et de clarté. C'est ce que nous laissent déjà entrevoir les réflexions ultérieures de Walther en rapport avec sa future. En effet, dès le début, il se préoccupe, en plus de tout le reste, du caractère unique de son individualité : « Mais pour que vous ne croyiez pas », c'est ainsi que Walther s'adresse aux amis imaginaires qui l'écoutent et qui le soupçonnent peut-être déjà d'être impitoyable,

même si ce n'est pas le cas. « Je veux faire remarquer qu'elle possède l'indépendance naturelle la plus résolue et que c'est justement celle-ci qui m'accorde l'agrément le plus intime ; que je ne peux donc pas penser de loin à la supprimer ou à y porter atteinte [...] ».

Avec une légère nuance de fine autodérision, semble-t-il, Deinhardt fait ensuite réfléchir son Walther sur la « méthode d'éducation » qu'il entend appliquer ; elle ne s'appliquera qu'à une « enfant naturelle », relativement inculte mais extrêmement capable de s'instruire, sans quoi « son instinct artistique, pédagogique, ne trouverait pas d'occupation ». Et il se réjouit déjà d'étudier l'*Iphigénie* de Goethe avec sa bien-aimée, ainsi que « son style épistolaire sur le mode de la conversation », par le biais d'une correspondance informelle, bien que réglée, de celle-ci avec soi-même [...] Son aptitude à l'éducation consiste simplement en ce qu'elle possède juste assez d'intelligence et d'âme ; une possession qu'elle prouve d'emblée par le fait qu'elle peut parler de bon cœur, peut rire et pleurer de bon cœur, mais ne fait les deux que lorsqu'elle a une raison raisonnable de le faire ». Il y voit justement un critère principal pour déterminer celle qui lui est destinée : « Quand je pense à quel point ma future bien-aimée peut rire de bon cœur et à quel point elle peut pleurer de bon cœur, le rire et les larmes de la plupart des femmes me semblent d'emblée fabriqués, artificiels et faibles, tandis que ma bien-aimée rit et pleure toujours de plein droit, et ne perd pas en dignité et en grâce, mais les gagne plutôt. Elle est, en bref, la femme la plus parfaite qui existe, et cela m'attriste beaucoup de penser que le changement que je possède sur sa possession future exposée dans mon intérieur, va toujours plus loin et finalement dû être prolongé jusqu'au monde futur puisqu'il n'y a plus d'unisson ou exécution pour des exigences au destin.

Car si le proverbe *Les mariages se font dans le ciel* a le sens que les mariages réels sont prédestinés, et bien que j'aie prouvé, principalement au cours de mon sermon, que je crois à une telle prédestination, je n'y attacherais que peu ou pas de valeur si, en contournant l'ici-bas, elle devait se rapporter à nouveau au ciel ». À la fin de ce *Sermon*, Walther invite ceux de ses amis qui lui veulent du bien, de « m'assister dans mes recherches de la certaine, et en particulier de ne jamais manquer d'attirer mon attention sur des féminités qui sont touchantes et délicieusement belles, sans que d'autres personnes, comme nous, s'en aperçoivent ». Et à la fin du premier chapitre, nous apprenons de la bouche de celui qui est désormais décidé à entreprendre des recherches sérieuses et pratiques : « J'ose me vanter d'être digne d'être érigé en modèle de candidat au mariage

croyant et aspirant. » Nous laisserons à l'imagination du lecteur le soin d'imaginer comment, au cours des deux chapitres suivants, ce candidat modèle allait traverser et surmonter ses différentes péripéties et épreuves ; nous nous contenterons de révéler comment, au troisième chapitre, Walther voit se développer, à partir du proverbe qui a donné son titre à la nouvelle, une « idée qui ressemble beaucoup à l'idée platonicienne d'une unité immémoriale sur la Terre et des âmes et des corps qui s'efforcent de s'unir et de se retrouver ».

C'est à dessein que nous nous sommes attardés un peu plus longtemps sur cette nouvelle quasiment inconnue ; non seulement parce qu'elle représente une perle cachée de la nouvelle littéraire allemande et qu'elle mériterait d'être réimprimée sans tarder, mais plus encore, parce que c'est un Deinhardt tout à fait différent qui apparaît ici, pour ainsi dire entre les lignes de ses écrits historiques-philosophiques et pédagogiques : L'« esprit profondément formé » de Deinhardt perçu par Rollett, ses « aspirations sérieuses et sincères », la « qualité de pierre précieuse » de son caractère ainsi que sa « noblesse naturelle et innée » ont peut-être trouvé dans cette petite nouvelle l'expression la plus belle et la plus pure de tous ses écrits.

Activités pratiques et pédagogiques

En 1857, l'existence matérielle de Deinhardt semble vouloir prendre un tournant énergique et positif : on lui propose un poste de recteur au lycée de *Schwarzburg-Rudolstadt*. Mais le ministère compétent refusa l'autorisation en raison du passé politique de Deinhardt. À peu près à la même époque, Deinhardt fit la connaissance du pédagogue et fondateur de l'école, Daniel Georgens. Georgens parvint à convaincre Deinhardt de fonder un établissement de soins et d'éducation portant le nom de « *Levana* », en référence à l'œuvre éponyme de Jean Paul, dans les environs de Vienne. Toujours aussi confiant, Deinhardt entrevoyait déjà une belle mission avec une base matérielle solide. Il se maria en juin 1858 avec sa fiancée, Thérèse Böhmer et partit pour Vienne. Mais l'insuffisance totale des moyens financiers mobilisés par Georgens se révéla bientôt. « L'établissement déperissait misérablement », commenta Schröer. « Deinhardt ne recevait aucun salaire, car il était censé disposer d'une participation dans l'affaire, ce qui ne lui apportait rien d'autre que le paiement des dettes communes, qu'il payait effectivement ! » Néanmoins, la période de collaboration avec Georgens fut associée pour Deinhardt à une productivité accrue, car c'est à la fin de ces brèves années de pratique pédagogique et de pédagogie curative, que furent rédigées les contributions à l'estime portée à

Schiller. En 1861, année de leur parution, Deinhardt se sépara de Georgens et s'installa avec sa famille, désormais bénie par les enfants, dans un appartement misérable de la banlieue viennoise — et il tomba dans une grave fièvre nerveuse.

L'activité menée avec Georgens produisit cependant, malgré l'issue négative de l'entreprise, un fruit remarquable, bien que pour Deinhardt lui-même, en quelque sorte un fruit à moitié pourri du point de vue financier : en 1860-63 paraît à Leipzig l'ouvrage fondamental *Die Heilpädagogik*, avec une attention particulière portée à l'idiotie et aux établissements pour idiots. Il s'agit d'une série de conférences de Deinhardt et Georgens, dont l'élaboration écrite a été réalisée par Deinhardt seul, « de sorte que chaque phrase porte l'empreinte de son éminent esprit ». Et pourtant, Georgens s'est glissé sur la page de titre en tant que co-auteur et a perçu une partie des honoraires dus à Deinhardt ! Une fois de plus, nous nous trouvons ici devant un phénomène originel de cette biographie mouvementée. Schröer remarqua, en ce qui concerne la façon dont Deinhardt abordait l'aspect matériel de l'existence : « Il était en cela semblable à un enfant inexpérimenté, et ce parce qu'il s'intéressait facilement à une chose ou, en général, [...] ne s'en chargeait que si elle l'intéressait, puis il la gardait à l'esprit avec sérieux et minutie, mais en même temps, dans son zèle pour la chose, il laissait facilement de côté l'avantage matériel [...] ». Et en ce qui concerne les contributions à l'hommage de Schiller, achevées avant la maladie, Schröer pensait : « Si nous admirons l'essor de l'âme de Deinhardt, qui vient à notre rencontre dans ces contributions et que nous voyons la misère dans laquelle l'auteur vivait à l'époque, nous voyons bien l'un des exemples les plus sublimes d'indépendance de l'esprit humain et de l'excellence d'une nature morale. »

Après sa guérison de la fièvre nerveuse, Deinhardt se présente avec Schröer lui-même, qu'il avait rencontré pour la première fois au séminaire de Dunker. Il se rapproche alors de Schröder. Celui-ci venait de devenir directeur des écoles protestantes de Vienne. « Un jour, il apparut dans mon cabinet. Il venait de sortir de sa fièvre nerveuse, pâle et abattu. les traits nobles, dans de pauvres vêtements. il est venu chez moi et m'a demandé : s'il ne pourrait pas obtenir un emploi dans nos écoles » ? L'emploi est accordé enfin, pourrait-on dire, et c'est alors que commence la période la plus féconde de l'activité pratique et pédagogique de Deinhardt.

Deinhardt était un pédagogue de génie. Il a élaboré de toutes nouvelles méthodes d'enseignement, comme la méthode des mots entiers, dans l'enseignement de la lecture. En outre, il s'est révélé très efficace lors des conférences d'enseignants, organisées

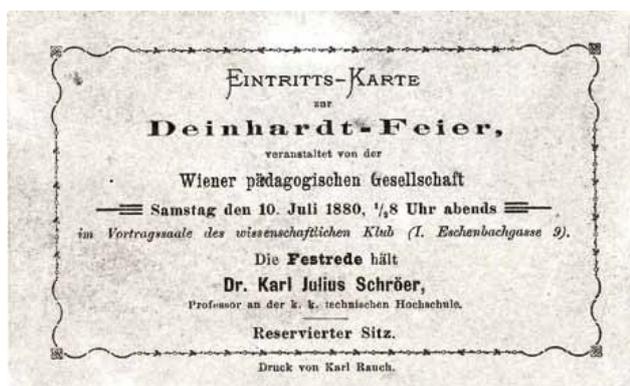
par Schröer, au sein de l'association viennoise des enseignants, comme un « formateur d'enseignants », de son propre chef, selon l'expression de Schröer. « Les enseignants de Vienne étaient suspendus à ses lèvres et apprenaient de lui et sa méthode d'enseignement gagna des adeptes, pas seulement ici, mais aussi en Allemagne. »

L'éducation à la véritable autonomie spirituelle — tel était le but pédagogique lointain dont s'inspirait Deinhardt inlassablement dans ses rapports quotidiens avec la foule d'élèves qui lui étaient fidèles. Et c'est justement parce qu'il s'efforçait toujours de saisir l'« homme idéal » chez ses élèves que ces derniers, du plus profond de leur être, lui gardaient un souvenir fidèle et reconnaissant bien au-delà de leur scolarité. « Le comportement des enfants qui étaient des enfants de banlieue — la plupart du temps de pauvres gens, dont certains pieds nus — était ouverts, frais, décontractés », rapporte Schröer d'après son expérience directe. « J'ai entendu à plusieurs reprises l'instituteur Gläsel dire en quatrième classe [...] : « Après des années, on sait que tout le monde est un élève de Deinhardt. Il sait certainement vraiment lire, écrire, calculer et — peser ! »

La popularité croissante de Deinhardt et le succès de sa méthode d'enseignement ont incité le comité des écoles protestantes viennoises — même si ce ne fut pas du tout « à l'unanimité » — de lui décerner en 1865 un « décret de félicitations », et — ce qui était sans aucun doute plus important pour Deinhardt — d'augmenter, même modestement, son salaire.

Mais la consolidation croissante de sa situation extérieure ne devait pas durer bien longtemps. Non seulement les méthodes d'enseignement de Deinhardt, mais aussi le « l'obligance à l'expérimentation » naturelle de Schröer avaient suscité une forte opposition au sein du conseil d'administration de l'école, de sorte que Schröer avait déjà démissionné de son poste de directeur à l'époque où Deinhardt avait été félicité, retirant ainsi, par la force des choses, sa main protectrice à Deinhardt. Peu après la démission de Schröer, Deinhardt fut victime d'une campagne de calomnie intrigante, inspirée par la jalousie. Alors qu'il était encore occupé d'un côté à faire disparaître le « décret de félicitations » dans sa poche, les reproches écrits concernant sa prétendue mauvaise gestion de l'enseignement ont soudain commencé à pleuvoir de l'autre. Finalement, il fut licencié ! Deinhardt fit certes appel auprès d'une instance supérieure, le Conseil supérieur de l'Eglise, et les plaintes, totalement fantaisistes, ont été rejetées. Les plaintes, qui n'étaient pas fondées, ont dû être déclarées sans objet. Mais son licenciement ne pouvait plus être annulé.

« Il voulait enseigner », commente Schröer dans son discours commémoratif, « Qui le lui demandait ? Il devait dresser, mettre au pas. Il voulait développer l'esprit, le nourrir ; mais il ne devait que remplir, engraisser. Il devait exemplifier ce vers quoi tendait toute son activité d'écrivain. — Cela n'allait pas. Je connais les plaintes qui ont été déposées contre Deinhardt ; elles font vraiment une triste impression, si l'on voit de quelle manière banale, il fut jugé et qui s'est arrogé le droit de le faire. »



Les dernières années de sa vie

Une fois de plus, Deinhardt dut donc compter sur des acquisitions purement littéraires pour assurer les moyens d'existence de sa famille — il y avait désormais quatre enfants.

En 1869 paraît son ouvrage *Über Lehrerbildung und Lehrerbildungsanstalten* [Sur la formation des enseignants et les établissements de formation des enseignants], dans lequel il évoque de manière non dissimulée la « vacuité complaisante » qui présiderait habituellement et régnerait même dans l'établissement des lieux de formation.

Comment l'élève peut-il s'approprier la matière enseignée ? Et de quelle matière celle-ci était adaptée principalement à l'âge de l'élève ? Quelle matière était la plus appropriée ? Ces questions sont abordées par Deinhardt, qui a été profondément affecté par la situation de la vie extérieure sans se laisser déconcerter et de manière imperturbable dans l'ouvrage cité.

« Le contraste entre le prestige dont il jouissait et son destin extérieur était étrange », disait Schröer. « Un pauvre instituteur destitué [...] Or il avait été consulté [...] par le ministre Hasner sur l'organisation et la législation scolaires et il avait donné ses précieux avis qui ne sont pas restés sans suite.

En 1870, la situation semble s'inverser : Deinhardt est nommé professeur à l'école normale d'instituteurs à Vienne. Pendant cinq ans il peut à nouveau donner des impulsions et agir de manière inspirante. Ensuite, tout le monde avait, à l'époque, une allocation qui allait de soi après cinq ans, l'allocation du

quinquennat. Certes, « tout le monde la recevait », disait Schröer : « C'est seulement à Deinhardt qu'elle a été refusée — parce qu'il ne remplissait pas les conditions requises. Les conditions d'un service qui d'une manière satisfaisante n'avaient pas été remplies » !

En janvier 1878, Deinhardt donna à la *Pädagogische Gesellschaft*, une conférence profondément émouvante sur Pestalozzi. Le même jour, il fut mis d'office à la retraite anticipée. Une fois de plus, il se retrouva d'un seul coup dans une grande détresse matérielle ! Mais il ne se plaignait pas, et « les petits emprunts qu'il faisait, il les remboursait toujours à temps, ne craignant pas les intempéries, pour faire les trajets les plus éloignés — donner des heures ».

En février 1880, Deinhardt se cassa la jambe lors d'une chute. Dans des circonstances normales, la jambe aurait pu être probablement soignée et guérie. Mais dans le cas de Deinhardt, il ne lui fut plus possible d'entamer un processus de guérison. Car il était trop affaibli — sous-alimenté ! C'est ainsi que le 10 mars 1880, il mourut.

Les relations de Rudolf Steiner avec Deinhardt

Rudolf Steiner n'a cessé d'attirer l'attention sur Deinhardt, tout d'abord en faisant référence aux *Lettres sur l'éducation esthétiques* de Schiller, commentées par celui-ci. Et l'on perçoit toujours à travers ses mots le bouleversement qu'il a ressenti dans la contemplation et l'expérience du destin de cet homme important. Déjà dans une lettre du 27 juillet 1881, adressée à un ami de jeunesse, il recommande à ce dernier l'hommage de Deinhardt à Schiller avec ces mots : « Je ne sais pas si vous savez que j'ai lu l'éducation esthétique de Schiller commentée par Deinhardt. Si vous regardez une fois cet écrit, vous y verrez l'écriture, le style et le point de vue moral d'un vrai philosophe ». Il ne fait aucun doute que Steiner a été influencé par maints choses de Deinhardt au travers de son ami et protecteur paternel, Schröer, dont il avait fait la connaissance à l'automne 1879, donc dans la dernière année de vie de Deinhardt de ce personnage lumineux ; voire s'il n'avait pas même assisté à la cérémonie en mémoire de Deinhardt de l'époque.

Peu de temps après la mort de Deinhardt, Steiner commença son travail de pédagogie curative dans la famille Specht à Vienne. Deinhardt avait déjà parlé de l'art de l'éducation libérale à développer, et ce en rapport avec ses expériences au sein de l'institut de pédagogie curative *Levana*, géré avec Georgens. Par son action au sein de la famille Specht, Rudolf Steiner, admirateur de Schiller, Goethe, Schröer et Deinhardt, entreprit les premiers pas vers l'inauguration durable d'un tel art éducatif, qui devait trouver son

premier lieu d'action public dans l'école Waldorf de Stuttgart, fondée en 1919. C'est précisément au regard des relations historiques et humaines évoquées ici que l'on peut sentir que Rudolf Steiner, malgré toute l'indépendance de sa science de l'esprit et l'autonomie de sa méthode cognitive — en parfaite conscience de certaines intentions restées inachevées de Deinhardt — il a intégré celles-ci dans ses connaissances de science spirituelle et des aspirations pratiques qui en découlent et il l'aida à percer, pour ainsi dire, à titre posthume. Dans ce contexte, il convient également de noter que l'hommage de Deinhardt à Schiller fut ré-édité en 1922, à son instigation, par les éditions *Kommenden Tag* à Stuttgart ; mais la préface de Guenther Wachsmuth, par ailleurs très spirituelle, ne contient que très peu de remarques sur Deinhardt, tant du point de vue biographique qu'interprétatif, de sorte que ce dernier reste dans l'imaginaire collectif comme un personnage secondaire qui semble même ne pas avoir existé.

Ce n'est pas seulement dans l'aspect subjectif du destin de Deinhardt auquel Rudolf Steiner prit la plus grande part ; il a en outre vu dans ce cas presque incroyable, un signe de la nature de l'être humain. Le destin de Deinhardt semble être un symptôme bouleversant de l'histoire de l'humanité, quant à la manière dont, au 19^{ème} et au 20^{ème} siècle, l'esprit humain a vécu la vie spirituelle la plus noble et la plus vigoureuse, qu'il a apporté à l'ensemble de l'époque, ce qui pouvait donner des impulsions salutaires, lesquelles pouvaient être librement accueillies ou totalement ignorées. C'est ce que montrent avec force les paroles suivantes, qu'il a prononcées en plein milieu de la grande catastrophe de la guerre, le 12 juin 1917, dans une conférence sur Deinhardt :

« En ce moment, j'ai souvent dû penser à une expérience qui remonte à ma première jeunesse et qui est vraiment caractéristique — bien qu'elle semblât tout d'abord tirée par les cheveux de fort loin, des fondements profonds de notre évolution actuelle. Un vieil ami qui me fut très proche — il s'agit de Karl Julius Schröer — était l'ami d'un autre homme. Cet homme était un esprit excellent et raffiné. Il n'a guère écrit, ni fait beaucoup imprimer, mais ce qu'il a fait imprimer avait un poids énorme et aurait pu avoir un effet important sur l'âme des gens, si cela avait été perçu et était parvenu à la conscience des gens dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle.

L'homme [...] a fait une chute un jour et s'est cassé une jambe [...] La jambe eût pu être facilement soignée, mais on n'a pas pu le faire [...] car il était sous-alimenté [...] C'était l'un des esprits les plus profonds de l'Europe centrale : Deinhardt

[...] voulait faire quelque chose qu'on ne peut pas du tout comprendre aujourd'hui, du fait que cela n'a pas été pris en compte et que c'est resté inachevé. Or, pourtant, c'est justement parce qu'on ne peut pas le comprendre que c'est tellement important pour notre époque [...] Cet homme ne voulait en réalité rien d'autre que faire fructifier pédagogiquement pour toute l'humanité [...] l'immense impulsion spirituelle qui fut apportée par les lettres de Schiller sur l'*éducation esthétique de l'homme*. Cet homme est mort de faim. Or, personne ne s'est intéressé à cela, que de ces *lettres sur l'éducation esthétique*, on pût tirer, grâce à cet homme, quelque chose qui améliorerait tout le niveau spirituel de l'humanité par une immense une profonde pédagogie sociale et populaire ».

Thomas Meyer

Der Europäer 23 / Décembre-Janvier 2011/12

(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes

Le discours de Schröer sur Deinhardt a été reproduit dans : *Pädagogisches Jahrbuch, 1880*, édité par la Société pédagogique de Vienne, Vienne et Leipzig 1880.

Comme le souligne Schröer, il s'appuie dans son discours sur un bref résumé de la vie de Carl Huber, paru dans le *Österreichischer Schulboten*, n° 7/8, 1880.

Rudolf Steiner a également fait référence à Deinhardt dans sa conférence sur Schiller du 4 mai 1905 (in : *Ursprung und Ziel des Menschen [Origine et finalité de l'être humain]*, GA 53, Dornach 1981) et il dit notamment, à propos de l'hommage rendu à Schiller : « Tous les enseignants, notamment de nos écoles supérieures, auraient dû l'acheter. »

Enfin, il convient de préciser que Johann Heinrich Deinhardt, mentionné par Rudolf Steiner dans son livre *Vom Menschenrätsel [De l'énigme de l'être humain]*, ne doit pas être confondu avec notre auteur de la « *Schiller-Würdigung L'Hommage à Schiller* », comme cela arrive parfois ; il est l'oncle de Heinrich Marianus Deinhardt.

Nous devons le portrait de Deinhardt à Stephan Siber de Vienne. Le billet d'entrée pour la fête de Deinhardt provient de : Walter Beck : *Karl Julius Schröer - Une biographie avec de nouveaux documents*, Dornach 1993, p. 290.